

L'ombre de l'absence.

Voilà. Il est parti. Sur le mur de la chambre son ombre est dessinée d'un trait si léger qu'elle tremble encore du mouvement de son départ. Il s'est juste levé, simplement, dans le silence. Le temps des baisers était achevé. Alors qu'il la prenait dans un dernier regard elle s'est approchée, elle a tracé sa silhouette d'un large geste, effleurant à peine la couleur ocre de la cloison. Par trois fois le crayon a crissé, là juste derrière le cou, puis une fois encore pour la bouche et sur le pied gauche déjà avancé vers la porte. Il faut maintenant donner matière à ce corps, le remplir de vie, lui qui vibre encore de la vie qui vient de partir.

Et Rachel de barbouiller l'intérieur de la silhouette des excréments dont elle se vide, s'appliquant à ne rien oublier de la tête et des membres, du ventre et des épaules qu'elle lisse de ses doigts impatients. Vite, il lui faut poser cette double sacralisation, l'une par amour, l'autre par lucidité. Ainsi en une seule fois, dire qu'on ne connaît jamais l'aimé qui reste étranger, toujours différent, étrange de cette différence irréductible à tout acte ou toute décision qui prétend mêler les êtres. Même l'enfant qui pousse déjà peut-être dans son ventre ne fera pas fusion. Tout au plus sera-t-il trait d'union. Et encore. Un trait est aussi ce qui borne, qui barre et interdit. La merde, elle, signifie cette étrangeté qui fait de l'être aimé un irrémédiable autre. Elle a le privilège d'être commune à tous les hommes et de rester exclusive et propre à chacun.

Rachel vient souvent dans la chambre. Elle s'assoit sur le pied du lit et regarde l'ombre de l'aimé s'apprêtant à franchir le seuil de la pièce. Les excréments ont fini par sécher, ne laissant plus qu'une vague odeur qui se réveille les jours d'humidité alors que les pluies poussent devant elles des trombes d'eaux violentes et instantanées. Parfois, elle en suit le contour qui raconte des fleuves et des mers rencontrés, des peuples lointains, le froid et la faim. De tout cela Rachel ne sait en fait que ce que son imagination murmure. Et de son ventre rien n'est sorti, si ce ne sont des flots de sang noir qui n'en finissent pas de venir mourir entre ses cuisses alors qu'elle sarcle les jeunes pousses de riz noyées dans les brumes du matin.

Dès qu'elle a terminé elle rentre au plus vite et reprend sa place face au mur ocre. Souvent la mère l'appelle : « Rachel, où es-tu ? Rachel, viens ! Rachel ?... ».

Et elle, elle ne répond pas. Enfin, de moins en moins. On la disait belle au

village mais personne ne l'approchait. Maintenant, on la trouve bizarre. Elle reste là, devant ce mur qui porte la course de l'aimé vers des lointains qu'elle ignore. Elle attend. Elle attend son retour. Il ne peut que revenir. Il est si beau, si grand, si solide avec ses deux jambes bien campées et ses bras puissants qu'ils font le tour de son corps et l'élèvent jusqu'au ciel de leur lit. Une fois même, ils l'avaient soulevée si haut qu'elle s'était mise à crier, découvrant dans ce vol improvisé l'excitation de temps enfouis derrière une vie dont elle se souvenait pas. Ils étaient dehors, les champs s'étendaient en vagues molles jusqu'aux oliveraies et le soleil ivre, caracolait sur le monde.

Mais qu'a-t-elle même besoin de ces souvenirs qui perturbent son attente et la détournent de ce présent tout occupé de ce que sera demain ? « Demain me le ramènera, demain brûle déjà mes entrailles, demain je danserai pour lui, demain... ». Et Rachel de se perdre dans cet avenir si proche que sa main peut le saisir. Presque le saisir.

Chaque jour donne une raison de reporter au lendemain l'arrivée de l'aimé. Rachel s'étonne de n'y avoir pas songé d'avance tant ces raisons sont belles et légitimes. Tantôt c'est le train, tantôt la distance, puis la guerre et le devoir et l'isolement et le danger. Et jamais Rachel ne se trouve en difficulté. Elle voit ce que d'aucun ne saurait voir, aidant de toute son âme, soutenant de tout son courage, battant les flots et courant les montagnes, tuant des lions et abattant des arbres. Les craquements clairs du colosse jeté bas après des heures de cognée, ce feulement qui soupire en quittant la gorge de la bête vaincue, et toute cette vie dans laquelle elle se lance à corps perdu, ces hommes qu'il faut aider à tirer leur barque et ces femmes à piler leur mil, et ces enfants qui rient, et cette immense solitude, ce désert à traverser alors que l'eau et l'ombre manquent et ce silence qui ne cesse de battre les oreilles et toute cette vie qu'elle ne vit pas et qui la remplit à ne savoir qu'en faire. La vie de celui qu'elle attend. Rien ne peut être trop violent, trop difficile, rien n'est impossible pour expliquer ce face-à-face d'elle à l'ombre sur le mur tracée, cette silhouette avec laquelle elle dialogue sans fin, attentive à sa présence têtue qui s'obstine et trouve mille raisons à l'absence.

Un matin encore, un matin semblable à tous les autres. Le ciel est bleu, du moins le suppose-t-elle. C'est ainsi chaque jour. Dehors... Quoi dehors ?

À la porte de la chambre une silhouette.

- Rachel, me voilà... J'ai mis longtemps pour revenir. Je sais. Mais maintenant je suis ici. Avec toi.

Rachel lève la tête et voit un homme, cet homme-là qu'elle ne connaît pas.

- Je suis Morane, regarde-moi. Je suis vivant !. C'est moi.

Rachel lui jette un coup d'oeil et tend la main vers le mur. « Vous savez, il est parti depuis plusieurs mois mais un jour il va revenir. J'attends un enfant de lui, et l'enfant l'attend aussi. Alors il reste là, dit-elle en caressant son ventre plat. Il ne veut pas sortir. On ne peut pas forcer les enfants à venir au monde quand le monde ne leur convient pas. Ce petit-là arrivera juste au bon moment, quand son père franchira cette porte. En attendant, nous nous tenons compagnie. Il est tranquille, il ne bouge pas. Jamais je ne l'entends. Il faut dire que nous ne faisons pas trop de bruit, au cas où il arriverait à l'improviste. Vous avez des enfants, vous ? »

- Rachel, Morane c'est moi. Regarde mon visage ! mes yeux !, regarde moi ! Ai-je tant changé que cela ?

Rachel esquisse un sourire.

- Mais tu ne peux pas ne pas me reconnaître ! Regarde-moi, vraiment. Je suis là.

Rachel hausse les épaules.

- Est-ce cette pauvre ombre à l'ombre mêlée qui fleure un parfum de bouse et de fumier que tu aimes ? Cette silhouette, ce trait arrêté, figé dans un mouvement dont personne ne saura jamais ce qu'il aurait pu être, ce qu'il aurait dû être ? Te souviens-tu, toi Rachel, te souviens-tu de ce qu'il allait accomplir au moment où tu l'as dessiné ? Dis ! T'en souviens-tu ?

- Non. Je ne sais plus. Il partait. Cela je le sais.

- Rachel je suis de retour ! C'est moi Morane !

- Vous êtes gentil d'être venu me voir. Mais maintenant il faut me laisser seule. Je l'attends. Il ne devrait pas tarder.

Françoise Chauvelier, 5 janvier 2005